

En partant d'un très beau disque d'airs anglais du XVII^e siècle, le metteur en scène Samuel Achache et le chef baroque Sébastien Daucé ont construit un conte semi-fantastique au charme fou, où théâtre et musique s'accordent pour le meilleur.

Une jeune mariée myope et désorientée, Sylvia (Sarah Le Picard), qui s'enfuit de ses propres noces. Sa sœur adorée, Viviane (Margot Alexandre), fusionnelle et protectrice. Leur mère mal aimante, accablée par un destin d'ex-cantatrice trop lourd à porter. Un décor transformiste, à base de draperies blanches et de cire aux multiples possibilités plastiques. Et des airs anglais du XVII^e siècle, chargés de mélancolie, interprétés sur scène par la formidable mezzo-soprano Lucile Richardot (qui joue la mère) et des musiciens de l'ensemble Correspondances, dirigé par Sébastien Daucé. A partir de ces ingrédients baroques (dans tous les sens du terme), Sébastien Daucé et le metteur en scène Samuel Achache (avec sa compagnie la vie brève) ont élaboré un conte semi-fantastique d'un charme fou, structuré par le répertoire même du disque Perpetual Night (Harmonia Mundi).

Très vite, par une astuce scénographique éminemment poétique, nous voilà propulsés dans l'inconscient de la mariée récalcitrante. On y retrouve un clone « amélioré » de Viviane (dans son esprit tourmenté, Sylvia a mixé l'image de la sœur aimée avec celle d'une directrice de colonie bienveillante), la silhouette éprouvée d'une mère qui n'exprime ses émotions qu'à travers le chant, un orchestre d'abord somnolent, ainsi qu'un certain nombre de souvenirs plus ou moins bien digérés, qu'un baryton archivist (René Ramos Premier) s'efforce d'ordonner. On ne dira rien de ce qui s'ensuit, pour ne pas gâcher l'effet de surprise. Juste que la mélancolie ambiante n'empêche pas qu'on rit souvent, et de bon cœur. Et qu'il faut saluer tout autant le talent des comédiennes professionnelles, qui offrent des caractérisations fines et sensibles de leurs personnages respectifs, que les capacités des musiciens présents sur scène à entrer, eux aussi, dans le jeu théâtral. Un spectacle fantasque et mélancolique, où la musique et les mots s'entrelacent avec esprit.

la terrasse

L'ensemble baroque Correspondances et le metteur en scène Samuel Achache conjuguent leurs talents dans un joyau de loufoquerie, entre musique et théâtre. Quand l'atmosphère mélancolique de chansons anglaises du XVII^e siècle rejoint la cocasserie d'une existence en délicatesse avec le bonheur...

Les lumières de la salle de théâtre ne sont pas encore éteintes. Une jeune femme vêtue d'une robe de mariée fait irruption parmi le public. Elle déambule, agitée, déclare être à la recherche des toilettes avant d'appuyer un baiser sur la bouche d'un jeune homme qu'on imagine être son futur époux. Puis elle monte sur scène pour rejoindre sa sœur. Sur un mode drolatique, elle lui confie ses angoisses intimes, son mal de vivre, ses idées de suicide et ses doutes au sujet de son mariage. C'est à ce moment-là que tout bascule. Les lumières font le noir sur le public. L'immense drap blanc qui recouvrait jusqu'alors le décor

disparaît, engloutissant au passage la jeune neurasthénique pour ouvrir sur les panoramas de son intériorité. Nous voici plongés dans la matière de ses pensées et de ses souvenirs, qui donnent corps à toutes sortes de bizarreries et accueillent la voix de Lucile Richardot. La chanteuse fait son entrée sur scène dans le rôle de la mère des deux sœurs. Elle entame la première chanson d'un programme musical qui nous permettra de découvrir des œuvres de Matthew Locke, Robert Johnson, John Jenkins, John Blow, Robert Ramsery, Giovanni Coperario..., compositeurs anglais méconnus du XVIIIème siècle.

Toute la fantaisie et la liberté d'une écriture de plateau

C'est pour Lucile Richardot, qui au-delà de son imposante tessiture fait preuve d'une véritable nature d'actrice, que Sébastien Daucé (cofondateur et directeur de Correspondances, ensemble en résidence au Théâtre de Caen depuis 2016) a lancé l'idée de cette création hybride. Il en a confié la mise en scène à Samuel Achache qui – après *Le Crocodile trompeur / Didon et Enée* en 2013, *Fugue* en 2015 et *Orfeo, je suis mort en Arcadie* en 2017 – poursuit ici son parcours à la croisée de la musique et du théâtre. Élaboré à partir d'un processus d'écriture de plateau, *Songs* est plus qu'une réussite. Au sein d'une magnifique scénographie signée Lisa Navarro (qui joue d'effets de matières, de textures, d'accumulations, de désordres, de transparences...), les comédiennes Sarah Le Picard et Margot Alexandre, le baryton René Ramos-Premier et les sept musiciens qui les accompagnent participent aux élans d'un monde qui mène plus loin que son extravagance et sa drôlerie. Car ce magma de désirs, de regrets et de chimères nous saisit également, et peut-être même surtout, par la sensibilité et la profondeur poétique qui s'en dégagent.



Chagrins d'amour, trésors perdus, musique retrouvée !

Avec deux comédiennes, ils s'emparent ensemble d'un univers musical aussi méconnu que fascinant. Leurs *Songs* naviguent au gré des plus belles plumes de compositeurs anglais du XVIIe siècle. Au milieu des décombres de mystérieux instruments, détournés ou fendus en deux, leurs chants vont fouiller la mélancolie et les peines d'amour que la musique console.